

CHLORION



EDITIO

**Le Maître des silences.**

## Pièce de Théâtre sous forme de conte.

Personnages :

- La récitante/Kendora
- Ibn Almerín poète et musicien.
- Les élèves : Nela, Temo, Alikia, Timrin, Simus.

## La scène s'illumine sur un espace tendu de voiles

La récitante : En ce temps-là Ibn Almerín, le poète, revint en sa patrie. Son voyage fut périlleux et de nombreuses fois il pensa perdre la vie dans les flots amers, en traversant de hautes montagnes glacées. Mais toujours il gardait à l'esprit le souvenir de ce joyau bâti de marbre, d'albâtre, de briques et pierre rouge, de ses fontaines apaisantes quand la chaleur du soir persiste avant dans la nuit. Depuis bien des années il était parti sans se retourner afin de marquer ses pas dans le vaste monde ; il conseilla des princes, divertit des rois, passant bien des instants en fastes inutiles, en proie à la jalousie de ministres et de sots. Quand ces derniers finissaient par le perdre en leurs mensonges, il s'en allait sans bruit, abandonnant toutes les richesses dont on l'avait paré car il les méprisait. Il contempla bien des merveilles, visita les plus lointaines contrées, émerveillé par la Beauté du monde ainsi que son immensité. Il aima parfois plus que de raison puisque l'amour ne se commande en rien ; il souffrit bien sûr puisque l'amour verse aussi bien la tristesse, la colère de l'abandon que le désespoir dans nos coeurs esseulés. Ainsi il chemina... (un silence)

Puis ayant perdu la gloire précieuse de la jeunesse - cet état d'immortel qui nous est accordé quelque peu - il se retira dans le désert avec pour seule compagnie les scorpions, les lézards et les vautours afin de méditer comment il devait employer le reste de son existence. Nul ne sait ce qu'il y fit vraiment mais il se dit que pendant qu'il songeait, inactif en l'apparence, les djinns pourvoyaient à sa survie. Puis son exil cessa et, apaisé, il prit le long chemin du retour ; il parut enfin un jour d'été, pensant que chacun l'avait oublié. Il se trompait. (La lumière décroît et s'éteint)

## Première Leçon : la ruse.

Un espace de petit jardin avec un olivier, un banc de pierre et une fontaine ornée d'un jet d'eau. Ibn Almerín est assis, mi-allongé sur le banc tenant un livre. Entre Kendora.

Kendora : Maître, il y a devant la porte des personnes qui souhaitent t'entretenir.

Ibn Almerín : Je ne veux voir personne t'ai-je dit déjà.

Kendora : Je le sais, Maître.

Ibn Almerín : Ne me nomme plus Maître car je ne suis ni ne veux être le maître de personne. Renvoie-les.

Kendora : Ils insistent comme tous les jeunes gens.

Ibn Almerín : Comme les fous et les idiots. Que veulent-ils ?

Kendora : Te parler.

Ibn Almerín : Je n'ai rien à leur dire. Qu'ils aillent au marché dépenser leur salive ou bien au palais regarder défiler les ambassades de tous ces étrangers.

Kendora : Tu es dur. Ils ont l'air si malheureux, si affectés.

Ibn Almerín : Les jeunes gens sont tous mêmes, préoccupés de leur unique sort, agités de sentiments dont ils ne savent rien,

éperdus de langage. Ils masquent leur ignorance sur tout en disant oui, je sais.

Kendora : Tu as été jeune, toi aussi.

Ibn Almerín : Non. J'ai étudié sans cesse.

Kendora : Alors as-tu vécu ?

Ibn Almerín : (riant doucement) Voici la belle parole de la journée, très chère ! Tu ne devines à quel point elle sonne juste. (Un silence) Qu'ont-ils dit ?

Kendora : Ils souhaitent que tu les enseignes ; ils sont prêts à payer.

Ibn Almerín : Dis-leur de s'en aller ; qu'ils se trompent.

Kendora : Ils connaissent ton nom, ta réputation.

Ibn Almerín : Qu'ils l'oublient. L'oubli demeure la plus belle chose qui nous est donnée pour espérer vivre au mieux. Va. (Kendora se retire ; il reprend sa lecture puis lève les yeux, pensif) Que sait-on de ce qui se dit sur soi ? Des flatteries, mensonges à coup sûr... J'étais soucieux de cela autrefois au point de marcher courbé dans les rues. J'aime à croire que ce jour se finira comme il a débuté : avec le charme de la paix et de la Poésie. (Il reprend sa lecture et l'on entend les premiers accords d'un oud. Entre Nela qui s'approche et reste debout en silence. Il s'aperçoit de sa présence sans broncher). Qui es-tu, jeune fille ? Tu es belle.

Nela : Je suis Nela.

Ibn Almerín : Et que viens-tu faire ici ?

Nela : Charmer ton regard.

Ibn Almerín : Tu as conquis du premier coup. Mais encore que veux-tu ?

Nela : Moi et mes amis nous souhaitons te servir.

Ibn Almerín : Je vois. Tu as réussi à persuader Kendora de te laisser entrer.

Nela : Nous sommes un peu parentes.

Ibn Almerín : Un frère de la soeur du beau-père de ton fiancé, je suppose ?

Nela : Non, Maître. Il s'agit de ma cousine de lait.

Ibn Almerín : (hilare) Le lait crée ici ou là des liens toujours insoupçonnés. (Il la regarde intensément, elle baisse les yeux) Comment sais-tu que j'aime la Beauté ?

Nela : Tous les hommes le font.

Ibn Almerín : Et rusée avec ceci ! Bien ; si le renard est dans la place, les poules n'ont qu'à bien se tenir. (Il reprend sa lecture)

Nela : Maître !

Ibn Almerín : Mmm... Tu es encore là ?

Nela : Oui, Maître et ils attendent.

Ibn Almerín : Des parents à toi, je suppose ?

Nela : Mon cousin, Temo et son amie Alikia, Timrin et Simus.

Ibn Almerín : Que me vaut cet intérêt de si jeunes personnes ?

Nela : Tu es célèbre, Maître.

Ibn Almerín : Vraiment ?

Nela : On dit aussi que tu es très sage.

Ibn Almerín : Je n'ai pas cette impression.

Nela : Ensuite nous avons fait un pari.

Ibn Almerín : (amusé) Avec qui ?

Nela : L'oncle par alliance de ma mère, celui qui est très puant.

Ibn Almerín : En quoi consiste la gageure ?

Nela : Entrer chez toi qui as même refusé de recevoir le prince et te soutirer un ou deux conseils à répéter bien fort.

Ibn Almerín : Vous êtes prêts à payer pour ceci ?



Nela : Oui.

Ibn Almerín : Très cher ?

Nela : Oui.

Ibn Almerín : (s'approchant d'elle et lui prenant le menton) Sais-tu que je pourrais vous procurer quelques ennuis pour cela ? Pour avoir osé me proposer de l'argent ou du plaisir peut-être ?

Nela : (se dégageant) On nous a dit que tu es sage.

Ibn Almerín : (frappant ses mains l'une contre l'autre) Le sage, s'il veut le demeurer, ne fréquente pas l'argent encore moins le plaisir.

Nela : Tu veux dire, Maître, que tu refuses ?

Ibn Almerín : Au contraire, je t'affirme que j'accepte.

Nela : (abasourdie) Tu es d'accord pour nous accueillir tous !

Ibn Almerín : Oui tous, sans aucune faveur. Mais à une seule condition.

Nela : Laquelle, Maître ?

Ibn Almerín : Vous viendrez ici à la même heure du jour, en fin d'après-midi et nous deviserons sur un sujet qui vous tiendra à coeur. Un seul.

Nela : Je n'ose y croire !

Ibn Almerín : Tout renard doit se dire qu'il peut en rencontrer un plus habile que lui.

Nela : Que veux-tu dire, Maître ?

Ibn Almerín : Le maître des ruses ne peut penser un unique instant à ce que l'honnête procure comme joie.

Nela : Voudrais-tu m'expliquer plus clairement ?

Ibn Almerín : Jeune fille si jolie et si rouée, dis-toi que la perspective de mettre en déplaisir ton parent arrogant me convient à merveille. Que me distraire un peu de mes lectures me semble opportun et plus que tout puiser un peu de votre jeunesse, comme on boit un vin parfumé, me sied.

Nela : Je ne suis pas sûre de comprendre tout ce que vous me dites mais je vais de suite l'annoncer aux autres ! (Elle sort vivement)

Ibn Almerín : Incorrigible tu es, incorrigible tu resteras ! Toujours à risquer la paix pour parader quelque peu. (Il reprend sa lecture tout en récitant la poésie)

## KANTIORIA.

Dans la Ville de Kantioria, celle de nulle part  
tout commence par nommer ce désir qui te possède  
après tant de voyage à l'ardente amertume  
la quête d'un amour perdu qui ne reviendra pas.

Dire qui l'a construite revient à chercher la mémoire en soi, peut-être, ou bien dans un cristal de songe et puisqu'il n'est pas permis d'en savoir la raison de places en palais toute la ville attend.

Qui peut bien se cacher dans ses cours, ses ruelles sinon la mort furtive, toujours fuyante au bruit de pas au moment opportun elle saura sur ton épaule quand tu l'ignorerais soudain poser sa main glacée.

Tu es là désormais dans Kantioria la Belle exclusive splendeur qui l'excuse exige sans cesse des preuves de ta passion, des silences absolus car sans cela tout ce vent qui l'habite n'est rien.

Le souffle après tout n'est-ce point ce qui compte te manque-t-il déjà par désespoir des mots ?  
Encore cette fois tu viens pour décrire, adorer et des rivages épars être enfin consolé.

(Il referme son livre et le pose à ses côtés. Nela, Temo, Alikia, Timrin, Simus entrent et s'assoient autour de lui)

Temo : Merci de nous admettre chez toi, Maître.

Alikia : Nous te reconnaissons.

Timrin : Parle-nous.

Simus : Dis-nous des mots enjôleurs.

Nela : Nous te vénérerons pour cela.

Ibn Almerín : (les regardant tous à tour de rôle) En somme vous êtes venus chercher un maître en perfidie ?

Timrin : La sagesse n'est-elle contenue dans un discours qui convainc ?

Ibn Almerín : Non.

Alikia : Les mots ne servent-ils donc à séduire ?

Ibn Almerín : Non.

Temo : N'y-a-t-il de prix à mener l'autre vers son vouloir ?

Ibn Almerín : Non.

Simus : À s'enrichir du bien d'autrui ?

Ibn Almerín : Bien sûr que non. Et toi qui n'as rien dit ?

Nela : Es-tu vrai dans ta sagesse ?

Ibn Almerín : Tout comme tu l'es dans ton effronterie. Si tu persistes à chercher sans relâche la faille, tu la trouveras mais en même temps tu te perdras car le plaisir que tu ressens à avoir mis ton adversaire en défaut, il te le faudra encore puis encore. Tu seras incapable d'élévation de ton esprit, d'équilibre du coeur ; tu deviendras une mécanique grinçante. On va te craindre pour tes réparties acérées ; on te fuira.

Temo : Pourtant, Maître, le monde est fait de ruses et certaines mortelles.

Ibn Almerín : Je ne dis point le contraire.

Alikia : Feindre sert à se défendre.

Timrin : Surtout face aux puissants.

Simus : Les puissants sont toujours les plus forts.

Nela : Le plaisir de séduire occupe toute vie, non ?

Ibn Almerín : Lorsqu'on a la jeunesse, certainement. Puis vient la déchéance. (Ils baissent tous la tête) Avez vous songé un instant à vos jours futurs, s'il vous arrive de survivre assez longtemps pour voir vos enfants et leurs enfants ? Non, bien entendu.

Alikia : Que nous conseilles-tu ?

Ibn Almerín : Même les puissants, surtout les puissants parviennent à leur fin. Ils ont beau tromper et mettre à mort, ils ne peuvent éviter cette fatale issue de la ruse : l'épuisement. Alors que la vie se nourrit d'elle-même, nous avons à nous nourrir de la vie non pour asservir et s'asservir mais pour accomplir.

Simus : Tu veux dire que l'accomplissement demeure le but ultime ?

Ibn Almerín : Je veux dire que toute vie est accomplissement.  
(La scène s'obscurcit)

La récitante : Ainsi débuta dans la ville le cycle des leçons du Maître Ibn Almerín... Il se reprocha la nuit venue d'avoir accepté de les instruire car en fin de compte il n'avait que peu d'illusions sur la faculté qu'ont les jeunes gens pour l'écoute, tout comme les moins jeunes d'ailleurs. La plupart attendent des réponses toutes faites, des recettes à appliquer dans le cours de l'existence, pensant ainsi le moins souffrir ou encore réussir à attirer l'attention des puissants. Il savait par expérience que les silences instruisent mille fois plus que toutes les paroles et que si dans une journée tu n'en as prononcé que dix, tu dois t'estimer heureux. Il était de ceux-là, peu nombreux, qui tout d'abord observent, pèsent les choses ou les événements afin de décider de la conduite à mener. Combien de fois avait-il conseillé, en vain, quelque prince de ne rien entreprendre, immobile comme la montagne qui arrête la lumière du soleil...

Puis il se réjouit car cotoyer la jeunesse n'est pas sans risque or il considérait que le Sage ne peut, ne doit se contenter du seul raisonnement intérieur. La fougue des jeunes gens, leur irrespect, leur révolte, apporte à coup sûr quelque contrariété mais aussi l'épreuve de la vérité immédiate, celle qui jaillit de la bouche des enfants. Lui qui n'avait pas de descendance se demandait toujours s'il est utile d'écouter les radotages des gens sérieux ; il lui était arrivé de s'endormir en plein conseil de ministres, s'en faisant des ennemis. Et quand le prince, amusé, l'interrogea afin de savoir pourquoi il s'était comporté de cette manière si impolie, il répondit que le sommeil demeure un excellent moyen pour s'affranchir des fâcheux... Il passa donc une nuit sereine en les premières heures de celle-ci, prit du repos quelques instants et se réveilla car l'idée d'un poème lui était venue. Bien entendu, il consacra tous ses efforts sur ce dernier ce qui fit qu'il oublia complètement que ses élèves allaient venir.

## Seconde Leçon : l'argent.

L'espace du petit jardin avec l'olivier, le banc de pierre et la fontaine ornée du jet d'eau. Ibn Almerín est assis, mi-allongé sur le banc tenant un livre. Entre Kendora.

Kendora : Maître, tes élèves sont ici. Ils demandent la permission de venir à tes côtés.

Ibn Almerín : De quels élèves parles-tu ? Je n'ai pas d'élèves.

Kendora : Tu as accepté hier de t'occuper de ces cinq jeunes gens ; tu t'en souviens ?

Ibn Almerín : Ah ! Et ils sont là, dis-tu. J'avais la tête ailleurs, très chère.

Kendora : Tu désires toujours les voir ?

Ibn Almerín : Mon désir est d'achever ma poésie mais puisque je m'y suis engagé, fais-les entrer. (Kendora se retire ; il reprend sa lecture. Nela, Temo, Alikia, Timrin et Simus s'approchent lentement et viennent s'asseoir devant lui. Il lève les yeux sur eux, referme son livre d'un coup sec.)

Les voici donc tous, mes jeunes amis ; toi le fils du juge, toi la fille du médecin, toi le fils du général victorieux. Toi je suppose que tu dois avoir pour parents de riches marchands de tissus et toi, la dernière, tu me parais être orpheline.

Temo : Comment sais-tu ces choses, toutes vraies, alors que nous ne t'avons rien dit de nos familles ?

Ibn Almerín : Tu es le fils du général car tu portes à ta ceinture une riche dague ouvragée, fruit d'un butin de guerre. De tels objets ne sont pas dévolus dans les partages au plus simple des soldats. (Un silence)

Nela : Mon père est médecin, en effet.

Ibn Almerín : J'ai remarqué que tu as à ton cou un petit étui de laque qui provient de la lointaine Chine. On y dispose des remèdes pour diverses affections. Tu as le teint pâle ; tu dois parfois souffrir de maux de tête aussi ton père t'a-il donné cette préparation qui a n'en pas douter est faite de menthe et de gingembre.

Timrin : Mon père est juge, en effet.

Ibn Almerín : Il souhaite que tu prennes sa suite comme l'indique l'austérité de ton vêtement.

Simus : Mes parents sont drapiers ; ils importent de l'Orient tout entier.

Ibn Almerín : Ton pourpoint de Damas l'atteste bien. Seuls les princes et les riches marchands peuvent l'obtenir.

Alikia : J'ai perdu ma mère lorsque j'étais jeune ; mon père s'est remarié.



Ibn Almerín : Tu as cet air triste indéfinissable de ceux qui ont subi le deuil. En outre ta belle-mère ne t'aime guère car elle ne t'octroie que des vêtements grossiers et de seconde main.

Temo : Tu es très observateur, Maître.

Ibn Almerín : Je ne regarde pas sans voir en profondeur. (Un silence) Je me souviens vous avoir dit que nos entretiens porteraient sur un sujet de votre choix, un seul. Quel est-il aujourd'hui ?

Nela : Maître, pouvons-nous parler de l'argent ?

Simus : Est-il juste de le vouloir ?

Temo : De l'accumuler pour être riche, très riche ?

Alikia : Quel bon usage peut-on en faire ?

Timrin : Avant tout qui est-il vraiment ?

Ibn Almerín : (se penchant en avant, les coudes sur les cuisses) C'est donc là ce qui vous est venu en premier à l'esprit, fils et filles de nantis ?

Nela : Y a-t-il mal à ça ?

Ibn Almerín : Non, pas que je sache. L'argent, il nous en faut quelque peu pour subvenir à notre entretien ; sinon cela devient très compliqué ; quoiqu'un mendiant vit de l'argent d'autrui.

Temo : Mendier est méprisable.

Ibn Almerín : Tu es riche ; tu peux te permettre ce luxe de la hauteur.

Alikia : Toi-même, Maître, tu donnes à ceux qui mendient ?

Ibn Almerín : Cela m'est advenu, quand j'avais de quoi et vivais dans le monde. Ainsi je m'octroyais bonne conscience comme nous le faisons tous. Puis le nombre des mendiants s'est accru de telle façon que je n'avais plus quoi leur donner ; j'ai eu alors quelque soupçon en me disant qu'il devait y avoir des vrais mendiants mais aussi des simulateurs. J'étais alors le conseiller d'un prince juste et redouté ; je m'en suis ouvert à lui.

Simus : Qu'en a-t-il résulté, Maître ?

Ibn Almerín : Le prince a fait arrêter tous les mendiants de la ville, les a réunis sur la place du marché et en a pris un au hasard pour lui faire bâtonner la plante des pieds. Puis, il leur a annoncé que dorénavant ils seraient soumis à un impôt spécifique qu'ils pouvaient acquitter sans délai sinon ils seraient dans l'incapacité de se mouvoir durant un bon moment. Ils ont donc aussitôt, pour la plupart, réglé la taxe puis ont déguerpi ; le lendemain il n'en restait que trois, les vrais, auprès de qui j'ai pu recommencer à faire l'aumône. (Tous rient).

Timrin : L'argent est respectable.

Ibn Almerín : Pourquoi vénères-tu quelque chose qui n'existe pas ?

Nela : Que veux-tu signifier par ceci ? Nous manions des pièces d'or, d'argent, de bronze qui sont bien réelles.

Ibn Almerín : Bien sûr ; c'est là dessus que l'on nous a forgé un système de la valeur des choses en fonction de la rareté, d'un titre établi sur lequel le pouvoir se fonde et qu'il change selon son bon vouloir. Il peut ainsi jouer sur le métal en sa pureté, dévaluer, refonder, te laisser l'accumuler, t'inciter à la dépense. Il fut même inventé du papier sur lequel on indique un somme et ce papier, par magie, soudain vaut cette somme. Rends-toi au milieu du désert or tu n'as rien en main que ce bout de papier ou ce morceau de métal. (Un silence)

Le fruit que tu cueilles dans ton verger a plus de valeur qu'un tas d'argent car il te nourrit et il a été l'objet de tous tes soins.

Alikia : Mais avec de l'argent on peut acquérir cent vergers

Ibn Almerín : Certes mais tu ne pourras t'en occuper tout seul ; tu devras payer d'autres personnes pour le faire donc tu vas commencer à te servir de leur travail.

Nela : Je deviendrai riche de la sorte

Ibn Almerín : Peut-être mais imagine qu'il advienne une grande catastrophe ; une tempête effroyable, un incendie dévorant, des sauterelles qui détruiront tout. Que tu possèdes un verger ou cent ne changera en rien ta misère et ta faim.

Temo : Qu'est-ce donc que l'argent, Maître ? Quelle est sa nature ?

Ibn Almerín : Il est à la fois outil et illusion. Instrument qui te sert comme le charpentier manie sa plane ou l'herminette afin de façonner une pièce de bois, laquelle prendra sa juste place dans le toit de ta maison. Or il provoque le mirage de la puissance absolue, du contrôle des esprits que tu peux acheter, des armées que tu paies pour combattre à ta solde. Il va même t'ennivrer pour l'amour de lui-même comme une drogue dont tu ne sauras te passer. Ta vie sera à son service exclusif, à sa récolte, oubliant qu'elle demeure courte et qu'il faut la construire avec dignité.

Nela : Il est donc indigne d'avoir de l'argent ?

Ibn Almerín : Je dis qu'il est indigne de l'accumuler sans autre raison que la puissance qu'il procure.

Timrin : Pourtant on admire les riches, on les respecte.

Ibn Almerín : Demande-toi quelle est la source de cette opulence ; d'où viennent ces splendeurs que l'on te donne à voir pour bien t'impressionner. Tu t'apercevras que bien souvent l'origine en est sinistre, que leur coeur endurci ainsi que leur intelligence sont dévoyés par l'intérêt et la cupidité.

Simus : Tu méprises l'argent, Maître, alors que tout autour de nous porte à sa recherche.

Ibn Almerín : Je le prends comme il est, un besoin pour agir. Si je puis m'en passer, tant mieux. S'il me manque, tant pis. As-tu déjà, jeune homme, fait la part dans ta vie des besoins qui nous sont non nécessaires ?

Simus : Je... Je le crois, oui.

Ibn Almerín : Et donc ?

Simus : Je n'ai pas besoin du malheur, de la maladie, du chagrin causé par de méchantes gens. Je fais les plaisirs trop dispendieux ainsi que les pratiques trop austères ; si je dois me vêtir je le fais sans ostentation mais avec subtile recherche.

Ibn Almerín : Voici un bon début.

Alikia : Que souhaites-tu y rajouter, Maître.

Ibn Almerín : La méfiance en l'excès, en la passion comme règle de l'existence, en la raison desséchée, l'intelligence pour l'intelligence. Et surtout le besoin du pouvoir qui tôt ou tard devient cruauté. Car la cruauté du pouvoir imprègne tout un être à tel point qu'il ne se connaît plus, qu'il achète à vil prix, croit-il, ce qui pour nous demeure le besoin absolu : Beauté et Vérité.

Temo : Je pense que l'on peut acheter la Beauté.

Ibn Almerín : Je vois à quoi tu penses ; de belles montures, des vases ouvragés, des courtisanes ou de jeunes compagnons.

Temo : J'avais à l'esprit une maison emplie de livres.

Ibn Almerín : Les livres mentent, tout comme les hommes qui les ont écrits.

Nela : Tu lis pourtant un livre, Maître, acheté avec de l'argent.

Ibn Almerín : Ceci demeure vrai, jeune impudente. Voici bien le pouvoir qu'il faut concéder à l'argent, celui de te permettre d'accéder au savoir. Le livre que je lis est un ouvrage de poésie ; une fois que je l'aurai lu et porté en mémoire, je le donnerai à plus pauvre que moi.

Timrin : Est-il besoin de lire quand on a de l'argent ?

Ibn Almerín : Plus que jamais ! L'argent qui se veut immuable et ne l'est pas, ne t'apprend rien de subtil pour l'esprit. Bien sûr il dispose d'un vaste vocabulaire dont vous, les jeunes, vous gargarisez. Mais cet argent te rendra prisonnier de son cercle ; il ne t'enseignera pas les mots pour décrire la Nature, l'amour, le désintéressement. Il t'enfermera dans sa prison dorée alors que l'univers lui-même peut s'ouvrir à toi qui désires le définir parce que tu ne le comprends pas. Jamais tu ne pourras, préoccupé par ton argent, lever les yeux vers les étoiles du ciel d'été, inaccessibles et qui n'ont pas de prix. (un silence)

La nature de l'argent s'est construite de rien, sans à priori un sens bon ou mauvais car toi seul lui donnes le déterminé. Tu peux le rechercher toute ta vie, l'accumuler sans pour autant en être rassasié ; en ceci il te lèse. Il se passe alors un étrange et fatal stratagème : tu imposes ton désir à ceux que tu cotoies, tu les attires en leur faisant miroiter ton image glorieuse de réussite car posséder beaucoup d'argent attire le respect. Or cette soi-disant richesse incite aussi l'envie, la jalousie et la détestation. Ceux qui n'ont pas d'argent à leur tour le désirent alors que tu le détiens ; tu commences ainsi à les redouter, à craindre pour ta vie.

Timrin : On dit que ce roi d'Asie qui l'a inventé était le plus opulent qui soit.

Ibn Almerín : Tout un chacun connaît ce conte qui se veut moral ; de fait l'idée vient des marchands qui ont toujours souhaité échanger le plus possible de denrées contre le moins possible de substance soi-disant précieuse.

Alikia : Pourquoi, Maître ?

Ibn Almerín : C'est une question intéressante qui comprend, à mon avis le goût du lucre, du profit pour le profit mais encore un grand usage de la ruse. Si le monde entier se consacre à trafiquer de tout moyennant rien ou presque, ce rien étant par essence rare et contrôlé par les puissants, cela occupe à merveille tout un chacun du haut en bas. Ainsi du prince au gueux, du soldat au marin, de l'homme envers la femme, s'instaure ce rapport du je donne et je te prends. Avec ce que je donne, à ton tour tu peux faire ; avec ce que je te prends, je deviens souverain.

Simus : Et cela serait mauvais ?

Ibn Almerín : Réfléchis un instant à l'outil que tu tiens, à la dextérité avec laquelle tu le manies. Tout comme le chat se sert de ses griffes pour attraper la souris, tu utilises l'argent gagné afin de te nourrir comme il le fait ; or le chat le plus doué n'attrapera point cent souris en un jour, n'est-il vrai ? Il la prendra pour satisfaire sa faim jusqu'à la fois prochaine. Pour cela il observe, échaffaude des plans, jusqu'à temps qu'il agit. Manier l'argent c'est s'imprégner d'artifice ; recevoir de l'argent veut dire que l'on gage sur ton temps de vie.

Temo : Tu nous incites donc à le fuir ?

Ibn Almerín : Bien sûr que non. Mais plutôt le tenir à distance comme un ami trop empressé aux dires enjôleurs. Le recevoir pourtant car si tu le méprises, il te désertera.

Alikia : De qui peut-on recevoir de l'argent ?

Ibn Almerín : De ceux qui le détiennent avec sûreté et sagesse ; ceux qui, soucieux du bien de tous, l'emploient pour des buts clairs, des intentions honnêtes. À chacun, chacune d'entre nous de savoir qui ils sont ; là demeure la difficulté.

Nela : Tu veux dire qu'on ne sait d'où vient l'argent de ceux qui le possèdent ?

Ibn Almerín : Pourquoi crois-tu, jeune fille, que l'on exige de nous l'impôt ? Ce dernier, s'il est juste, sert à notre communauté, à notre bien public ; du moins c'est ce qu'on dit...

Simus : Il demeure permis d'en douter.

Ibn Almerín : Si ce qui vient de ta poche retourne dans ta poche ; où est l'ennui ? (un silence)

Timrin : N'est-il pas illusoire, Maître, de croire en l'honnêteté de l'argent ?

Ibn Almerín : Jeune homme, te voici bien pessimiste soudain. N'y-a-t-il pas des gens payés pour être honnêtes ? Les juges par exemple, les soldats qui protègent nos jours contre des ennemis. Les médecins qui nous soignent du mieux qu'ils peuvent face à nos maladies, les artistes et musiciens qui charment nos tristesses.



Nela : Et les femmes ?

Ibn Almerín : On ne paie point les femmes ; on les aime pour ce qu'elles sont, donnant la vie, l'espoir, même s'il leur arrive de nous faire souffrir.

Simus : Maître, l'argent peut susciter l'amour !

Ibn Almerín : Tout comme il se trouve parmi ceux qui veillent sur notre sort de mauvais sujets, il existe aussi des êtres qui tarifient la vie. Ce sont des fous et des inconséquents.

Alikia : Je suis dépendante de gens tels que tu dis.

Ibn Almerín : Ceci passera par nécessité. Tu es jeune et ils sont plus âgés ; l'attente a son prix de sagesse. Travaille et instruis-toi.

Nela : Comme cela t'est facile de parler ainsi, Maître !

Ibn Almerín : (avec douceur) Jeune révolte que la tienne ! Sais-tu que le corps d'un esclave possède un prix donné et que par contre celui d'un être libre n'en a pas ?

Temo : Que signifie cette maxime, Maître ?

Ibn Almerín : Si tu es esclave de ta passion pour l'argent ou pour le jeu ou encore pour l'excès, tu t'exposes au tarif que la vie lui accorde. Il est démesuré en le sens que de la sorte tu compromets l'équilibre du monde ; tu ouvres la porte à ton malheur et à celui des autres. Si ton esprit est détaché, libre de toute entrave, alors même chargé de chaînes on n'a pouvoir sur toi. Tu peux alors envisager la Paix. (Noir).

La récitante : Les élèves du Maître Ibn Almerín furent très impressionnés par sa leçon sur l'argent, troublés qu'ils étaient devant tant de simple finesse. Longtemps ils en discutèrent pour commenter ses dires, s'accordant en fin de compte sur le fait que cet homme, au soir de sa vie, devait avoir ses raisons pour dire de la sorte tout en étant si critique. Ils en parlèrent autour d'eux et cela suscita l'émotion ainsi que l'intérêt des autorités qui commencèrent à faire surveiller discrètement sa demeure. Le Maître s'en aperçut et n'en laissa rien voir, ne changeant ses habitudes immuables, vivant reclus, lisant et méditant dans son jardin. Il se prit alors à penser que même mû par la meilleure volonté on ne peut échapper au médiocre, à la petitesse de l'esprit. Il s'en affligea puis passa à autre chose car s'il avait appris un tant soit peu de sa vie tumultueuse c'était bien de ne point se consacrer sans répit à plus méchant.

Il travaillait toujours cette poésie interrompue chez lui par la venue des jeunes gens ; tout comme si la part qu'il leur consacrait devait manquer à son inspiration. La nuit qui s'ensuivit fut bien moins sereine, repris qu'il fut par cette angoisse juvénile d'un jour se retrouver dans l'incapacité de créer la Beauté. Ainsi peuvent se trouver les poètes véritables : emplis de doutes, soucieux de l'absolu des mots. Il vit bientôt paraître l'aurore, la trouva cruelle puis s'endormit. Dans son sommeil lui vint un rêve étrange ; il gravissait des monts recouverts du linceul de leur neige, du ciel tombait la pluie d'azur en laquelle brillaient en lettres d'or ces mots qui lui manquaient, inaccessibles. Il en fut si désespéré qu'il pleura des larmes amères sur son sort ; en quoi es-tu si différent de ceux qui vénèrent l'argent, se dit-il, puisqu'en toi réside cet impérieux besoin d'une brillante étoile ?

## Troisième Leçon : La tyrannie.

L'espace du petit jardin avec l'olivier, le banc de pierre et la fontaine ornée du jet d'eau. Ibn Almerín est assis sur le banc en buvant du vin. Entre Kendora.

Kendora : Tes élèves viennent d'arriver, Maître.

Ibn Almerín : Comment les trouves-tu ?

Kendora : Agités.

Ibn Almerín : Je m'en doutais un peu.

Kendora : L'effet de tes paroles ?

Ibn Almerín : Si tu caresses le dos du chat attends-toi à ses griffes ou à ce qu'il ronronne.

Kendora : Je n'aime pas les chats car ils tuent les oiseaux.

Ibn Almerín : Ils sont dans leur rôle pourtant, de chasser ceux qui viennent voler le grain des hommes. As-tu remarqué quelque chose de particulier dans leur allure ?

Kendora : Ils sont tous vêtus de bleu, de noir et de blanc pour leur chemise.

Ibn Almerín : Ils marquent ainsi leur appartenance. Fais-les venir.

Kendora : Bien, Maître.

Ibn Almerín : Je t'ai dit que je ne suis le maître de quoi que ce soit, pas même de ma personne.

Kendora : Poutant tu es un maître en Sagesse, je le sais.

Ibn Almerín : Toi seule le dis. (Kendora se retire) Je ne sais comment atteindre la Sagesse et si même elle existe... (les élèves paraissent et viennent s'asseoir autour de lui)

Nous voici bien unis aujourd'hui ! (Avec ironie) Y aurait-il un nouvel édit somptuaire édicté récemment ? À moins que ce ne soit une épidémie vertueuse décidée par quelque religieux en mal de morale publique ? Vous êtes-vous voués au bleu et au noir pour prouver votre sainteté ou bien vous fondre dans la couleur des murailles le soir ? (Un silence)

Nela : Tu es bien acerbe, Maître, à notre égard. Nous nous sommes vêtus ainsi par égard pour toi, afin de ne pas distraire par nos tenues diverses ton intelligence de pensée.

Ibn Almerín : (hilare) J'apprécie hautement ! (très froidement) Il m'appartient seul de décider où porter mon regard et ma réflexion. Dès demain vous reprendrez les habits qui vous plaisent.

Timrin : Oui, Maître. Pardon.

Ibn Almerín : Quel sujet avez-vous déterminé pour aujourd'hui ?

Simus : Peux-tu nous parler de la tyrannie, Maître ?

Ibn Almerín : Un sujet bien grave, en vérité ; aussi ancien que l'Homme existe.

Alikia : Les femmes aiment-elles la tyrannie ?

Ibn Almerín : Voici une question qu'il te faut poser à ta marâtre de belle-mère, jeune fille. Celle qui a épousé ton père et te crée bien des désagréments.

Temo : Les tyrans, dis-tu, sont là depuis toujours ?

Ibn Almerín : Je n'en ai pas le moindre doute. En toute famille, tout groupe, tu trouveras quelqu'un qui veut imposer sa force par l'esprit et la violence ; tu vois ceci partout, dans les histoires, les civilisations. La Nature elle-même n'est-elle point faite de domination, de destruction, l'un dévorant l'autre, l'autre fuyant s'il le peut ?

Nela : Tu veux dire que le tyran est de l'ordre du naturel ?

Ibn Almerín : En quelque sorte mais à un détail près : nous autres humains disposons du langage ainsi que de l'esprit ; par cela nous pouvons imaginer des lois propres à nous protéger de l'arbitraire. Quoique les animaux me surprennent chaque jour en renonçant à leur proie, en s'entraidant...

Simus : Pourquoi subissons-nous la tyrannie ?

Ibn Almerín : Par négligence, par paresse de pensée, par intérêt.

Timrin : Voudrais-tu nous en dire plus, Maître ?

Ibn Almerín : Nous sommes tous les mêmes, occupés à notre entretien quotidien, à notre subsistance. Parfois ceci impose un travail acharné pour ne serais-ce que survivre ; dans ce cas nous sommes vulnérables puisque moins attentifs à réfléchir à ce qui nous menace au sein du groupe où chacun tient sa place. D'ordinaire les plus expérimentés sont écoutés, répartissant le labeur, enseignant aux plus jeunes, protégeant les plus faibles. Tout vient ensuite de la possibilité d'accumuler.

Alikia : Accumuler ?

Ibn Almerín : Oui, ne serais-ce que de la nourriture qui, si elle vient à manquer, peut se dissimuler pour soi au détriment des autres. J'ai vu un singe faire ceci en Afrique...

Nela : Je vois ce que tu veux dire, Maître. Cet accroissement suscite la convoitise, le désir de posséder au détriment de l'autre puis en ayant ce qui lui manque, d'obtenir sa soumission.

Ibn Almerín : Exact, jeune fille. Plus nos groupements sont nombreux, plus nos productions s'avèrent diverses plus le risque de tyrannie s'accroît. Nous parlions des cent vergers que possède un seul homme et bien il lui faut des ouvriers pour cueillir les fruits, des jardiniers pour s'occuper des arbres, des maraîchers pour vendre la production. Au bout de ceci il y a ceux qui décident du prix des fruits, qui te l'imposent, toi qui n'a plus le temps de cueillir un fruit sur l'arbre. Toi qui travaille à devenir la proie du tyran ; car le tyran intelligent qu'il est, observe chaque chose, chaque être en se demandant comment il peut donc l'asservir.

Temo : Maître tu nous décris le commerce !

Ibn Almerín : Tout juste.

Simus : Mes parents sont drapiers et je ne pense point qu'ils sont tyrans.

Ibn Almerín : Crois-tu ? Ils revendent du tissu que des personnes fabriquent parfois dans des pays lointains. Dans ces pays j'ai vu travailler des femmes, des enfants durant des heures harassantes, environnés de bruit et de poussière pour un paiement si bas que tu n'en a idée.

Nela : Cela les fait vivre, non?

Ibn Almerín : Accepterais-tu de vivre de la sorte, en étant si peu maîtresse de ta vie, de ton temps, de tes gestes qui chez eux sont sans cesse répétitifs ? J'en doute. (Un silence) Voilà pour la négligence ; elle vous mène tout droit à l'asservissement. Mais parfois il y a pire : le choix ne nous est même offert.

Alikia : Tu veux dire que l'on est entraîné à devenir servile, sous la coupe de tyrans ?

Ibn Almerín : Par le choix de ceux qui nous ont précédé ; ils ont accepté la tyrannie et leurs enfants la subissent, croyant qu'elle est l'état normal des choses. Ton père ne s'est-il remarié avec quelqu'un qui te contraint ?

Alikia : Je n'ai pas à contester les choix de mon père.

Ibn Almerín : C'est bien ce que je disais. Tu n'es pas libre.

Timrin : N'importe lequel d'entre nous peut devenir tyran ?

Ibn Almerín : Je veux bien le croire mais à la faveur des circonstances. Il y a une part de hasard dans la tyrannie, suivie par une succession de démissions, de lâchetés et de calculs sordides à coup sûr couronnés de succès. Souvent ceci survient au moment de défaites, de ruines des finances de l'Etat, de démesure dans l'accaparement et de faillite du sens moral. Un bien grand mot, me direz-vous, cependant très réel. Si d'aventure le peuple confie son sort à celui qui le méprise et lui ment sous couvert de vertu, le compte est fait.

Temo : Quand le sait-on ?

Ibn Almerín : Dès que le droit n'est plus appliqué, la loi bafouée ; dès que ceux qui veillent au bon fonctionnement des institutions acceptent d'être corrompus ou sont obligés de détourner les yeux. Dès que l'on désigne des boucs émissaires contre les maux du peuple, la tyrannie n'est pas loin car elle a pour but d'abord de diviser pour s'installer puis de régner par la terreur et l'arbitraire. Quand on désigne les artistes, les lettrés, les juges, comme auteurs du laxisme, comme des profiteurs, alors la tyrannie s'approche. Enfin lorsqu'on encourage la haine de l'étranger, de ceux qui viennent se réfugier chez nous parce que persécutés dans leurs pays, il y a parfum de tyrannie.

Simus : Sommes-nous en tyrannie, Maître ?

Ibn Almerín : Pas encore ; nous sommes dans le mensonge quotidien des puissants. (Un silence)



Timrin : Serons-nous en tyrannie ?

Ibn Almerín : Ce n'est qu'une question de temps.

Nela : Vois-tu des avantages en elle ?

Ibn Almerín : Cette question te ressemble, jeune fille, insatisfaite que tu es de ton sort et de ton sexe. La tyrannie n'a aucun avantage sinon, au début pour le tyran et son entourage : ils s'enrichissent sur le dos de tous. Or ceci ne dure pas.

Alikia : Maître, la tyrannie peut durer longtemps !

Ibn Almerín : Pour sûr, elle est faite pour durer. Je voulais dire que le tyran devient très vite soupçonneux, il craint les complots contre sa vie et ne cesse d'observer ceux qui l'entourent, le soutiennent, afin de déceler le moindre signe de trahison. La tyrannie espionne tout le monde, exacerbe les bassesses, éloigne toute vertu. Quand le tyran meurt, il trouve un remplaçant qui reprend ses méthodes, parfois plus durement encore tant sa rouerie s'est exercée à feindre. De loin en loin il organise des procès iniques, fait disparaître ses opposants par les moyens les plus abjects. La tyrannie marche avec le crime.

Simus : Alors que peut faire la Justice ?

Ibn Almerín : Il est déjà trop tard quand le tyran a en main les rênes ; la Justice s'évanouit, elle prend ce visage impassible du serviteur du bourreau puisqu'elle répète l'arrêt déjà voulu par celui qui décide de tout.

Temo : Qui peut renverser la tyrannie ?

Ibn Almerín : Une autre tyrannie, le peuple enfin éveillé, les armées étrangères, or il faut toujours en payer le prix fort. La négligence que j'évoquais se transforme souvent en paresse de la pensée.

Alikia : Le fatalisme ?

Ibn Almerín : Ce qui te guette, en vérité.

Alikia : Que veux-tu dire, Maître ?

Ibn Almerín : Tu subis la tyrannie d'une marâtre et tu t'y résignes comme étant la volonté de ton père ; tu te dis qu'il faut patienter, que cela n'aura qu'un temps, que tout passe et se passe. Tu n'as point tort, en effet. Mais tu installes la tyrannie en légitime place ; tu la confortes en sa prétendue force. En même temps tu vieillis et s'il t'arrive de survivre à ce malheur, tes forces sont anéanties quand il convient de rétablir l'honnête cours des choses. Les plus jeunes qui en toi voient un exemple, se résignent à leur tour ou fuient. Ceux qui demeurent résident dans l'intérêt : ils pactisent.

Nela : La jeunesse peut-elle verser dans la tyrannie ?

Ibn Almerín : Elle le fait sans cesse car les êtres jeunes et en devenir testent leurs armes sur les plus âgés, les parents, les amis. Vous qui m'entourez, en apparence amicaux, n'êtes-vous point à l'affût de ce qui me mettra en défaut ? Qui contredira ma prétendue connaissance ? Pourquoi êtes vous venus sinon pour prendre du savoir, en faire bénéfice sur d'autres que vous, moins chanceux ?

Timrin : Non, Maître, tu es injuste ! Nous sommes autour de toi pour apprendre de ta sagesse, devenir meilleurs afin de servir à notre tour au mieux notre cité.

Simus : Nous voulons que richesse profite largement pour qu'il y ait prospérité car celle-ci amène le progrès et l'harmonie.

Temo : Mieux nous défendre contre l'adversité et la méchanceté d'autrui.

Ibn Almerín : (riant) Qu'en dites-vous jeunes filles ?!

Nela : (pensive) Je suis venue afin de connaître les subtilités du langage.

Alikia : Je suis venue pour savoir distinguer le mal du bien.

Ibn Almerín : Je constate que vous êtes des proies faciles pour le tyran.

Simus : Tu ne nous crois pas assez lucides ?

Ibn Almerín : Je vois ce que vous êtes, comme je l'étais à votre âge. Aptes à de belles idées, sans expérience aucune mais déjà versés dans l'attirance. Le tyran qui soupèse tout vous flattera, toi dans tes idées de dévouement puisqu'il te fera croire qu'il est l'incarnation de la cité. Toi qui prône le progrès, il t'enivrera de projets mirifiques, de constructions monstrueuses et si coûteuses qu'elles donnent le vertige. Toi il te désignera l'ennemi à abattre c'est-à-dire ses opposants, ces gens méchants entre tous qui veulent la perte de tous. Toi qui aime les détours du langage, il te

dira des mots d'amour assortis de cadeaux qui flatteront ta vanité et cela pour mieux obtenir de toi des caresses. Quant à toi qui souhaites séparer le bien du mal, il se présentera comme l'inspiré, celui qui sait par divine opération sur quoi le bien repose. (un silence)

Temo : Je comprends, Maître.

Les autres : Nous comprenons.

Ibn Almerín : (vivement) Non ! Vous ne comprenez rien, vous croyez un instant que votre esprit, la beauté des images, la splendeur du discours peuvent triompher du poids de la tyrannie. C'est faux, peine perdue... (il baisse la tête, accablé)

Alikia : (doucement) Tu as souffert, Maître. Pourquoi es-tu revenu ici, après tout ce temps passé au-delà de la mer ?

Ibn Almerín : J'avais à apprendre et plus encore à méditer

Timrin : Ne peut-on faire ceci en restant à demeure ?

Ibn Almerín : Non car les êtres chers nous mettent à la peine. Il faut partir puis revenir pour se confronter aux siens.

Simus : Alors, cela sert-il d'apprendre ?

Ibn Almerín : À toi de choisir.

Nela : De quel choix parles-tu ?

Ibn Almerín : Celui qu'a tout être doué de sens pour la Beauté et la Vérité. Tu dois mettre en balance l'amour que tu as de la vie avec celui que tu portes à ton pays. Heureux sont ceux qui aiment leur pays. Ils sont, femmes et hommes, contre qui le tyran ne peut rien ; il les hait et chaque fois qu'il le peut, les persécute au nom de la raison d'Etat. Serez-vous de ceux-là ?

Temo : Le jeu en vaut la peine, ce me semble.

Simus : (enjoué) Prendrons-nous des paris ?!

Alikia : Que peut une femme seule ?

Timrin : La Justice parfois déserte les champs de la patrie, les rues des villes, les remparts et les coeurs. Elle remonte dans les nuées où elle attend et regarde nos misères s'enchaîner l'une après l'autre ; c'est bien ce que je crains, contre quoi je lutterai le moment venu.

Ibn Almerín : Tu seras seul, comme je l'ai été si souvent.

Timrin : l'homme juste n'a-t-il point ceci comme sort ?

Ibn Almerín : Peut-être pas ; à lui de se faire entendre.

Nela : Maître, tout ce que tu nous a dit concerne les hommes.

Ibn Almerín : Parce que tu crois qu'il ne peut exister des femmes tyranes ?

Nela : Je crois que les femmes peuvent beaucoup apprendre.  
(Noir)

La récitante : Les élèves du maître Ibn Almerín s'accordèrent sur l'excellence de son enseignement ; ils appréciaient son acuité, sa liberté d'esprit, son intransigeance. Ils convinrent entre eux qu'il fallait lui demander le sujet le plus difficile qui soit pour le pousser dans ses derniers retranchements, le forcer à leur dire le fond de sa pensée comme l'homme blessé qu'il était pouvait se révéler dans sa faiblesse. C'était imprudent en raison de l'immense érudition du Maître mais en définitive bien puéril. Ils décidèrent donc de l'interroger sur la haine et l'amour.

Pendant ce temps les autorités qui contrôlaient leurs allées et venues commençaient à se poser mille questions sur la teneur exacte de ces réunions, leur dangerosité si d'aventure il y avait là début de sédition. Nombre de ces petits fonctionnaires zélés qui sont payés pour surveiller leurs voisins, n'hésitèrent point à faire assaut de rapports inquiets, de notes détaillées concernant le sujet, avides de plaire et, qui sait, d'obtenir une promotion. Les choses en vinrent de fait aux oreilles du gouverneur qui convoqua le juge, père de l'un des auditeurs pour lui suggérer de s'informer sur les dires du Maître, du contenu de ses discours, du ton qu'il employait lorsqu'il était question du prince. Le juge s'exécuta, non sans finesse, après un délicieux repas du soir que le vin avait paré de feux étincelants, en compagnie de belles musiciennes. Mais Timrin ne tarit pas d'éloges sur le Maître, sa modération et sa bienveillance, ce qui ne fit que redoubler les soupçons de ceux qui surveillaient.

Le Maître se doutait qu'il en serait ainsi car il avait vécu de telles situations à de nombreuses reprises par le passé ; plusieurs fois il avait échappé de justesse. Il décida en conséquence de ne pas poursuivre trop avant ce qui risquait de devenir dangereuse habitude. Il établit encore à deux fois leurs réunions ; cinq n'étant-il pas, après tout, le chiffre parfait pour la famille...

## Quatrième Leçon : La haine et l'amour.

L'espace du petit jardin avec l'olivier, le banc de pierre et la fontaine ornée du jet d'eau. Ibn Almerín est assis sur le banc regardant l'eau couler. Entre Kendora.

Kendora : Bonjour, Maître ; tes élèves sont ici déjà depuis près d'une heure et je leur ai dit de patienter car tu as travaillé une bonne partie de la nuit.

Ibn Almerín : Je te remercie pour ta prévenance. Cette poésie me donne du souci ; je suis comme devant une insoluble énigme.

Kendora : Tu y parviens toujours, Maître.

Ibn Almerín : C'est comme si mes mots avaient fui au-delà de collines bien au loin... Là où rien ne se peut atteindre.

Kendora : Je suis inquiète, Maître.

Ibn Almerín : À quel propos ?

Kendora : Je pense que l'on surveille notre demeure.

Ibn Almerín : Depuis quand ?

Kendora : Au moins deux jours.

Ibn Almerín : C'est ce qu'il me semble aussi.

Kendora : Tu le savais ?

Ibn Almerín : Il est des attitudes et des regards qui ne trompent pas, faussement détachés, en apparence anodins. Il se trouve que j'ai la mémoire des visages rencontrés même brièvement.

Kendora : Que nous veut-on ? Que nous reproche-t-on ?

Ibn Almerín : (riant brièvement) Ce que l'on reproche à ceux qui cotoient la jeunesse : de la pervertir.

Kendora : Je leur dirai que c'est faux ; que tu leur enseignes la sagesse.

Ibn Almerín : Ceci ne servira de rien. Ils ont déjà l'affaire faite.

Kendora : J'irai voir le juge.

Ibn Almerín : Il ne te recevra pas et même s'il le faisait, il ne t'écouterait pas bien longtemps.

Kendora : Parce que je suis une femme ?

Ibn Almerín : Non, parce que tu es suspecte d'amitié envers moi.

Kendora : N'est-ce point la Vérité ?

Ibn Almerín : Ces gens n'ont que faire de la Vérité.

Kendora : Que comptes-tu faire ?



Ibn Almerín : Donner ma leçon comme à l'accoutumée. Fais-les venir, veux-tu ? (Kendora sort ; il se met à chantonner un bref instant) Cette fois encore puis la suivante, pas plus... (ils entrent et s'assoient autour de lui. Ils ont repris leurs vêtements habituels)

Tous : Bonjour, Maître. La paix avec toi.

Ibn Almerín : Hmmm. Vous voici revenus à plus de diversité à ce qu'il paraît ! Je vous en félicite.

Nela : (faussement désinvolte) Oui, nous pouvons à nouveau être frivoles !

Ibn Almerín : (souriant) Qui vous le reprocherait ? Certainement pas moi.

Simus : Pourtant tu es austère dans ta mise et tes actes, Maître.

Ibn Almerín : Ce qui ne veut pas dire que je méprise les apparences de la vie quand elles ne portent point fâcheuses conséquences. (Un silence) Quel thème pour aujourd'hui ?

Alikia : Plutôt deux ensemble, Maître.

Timrin : La haine.

Temo : Et l'amour.

Ibn Almerín : Rien que cela ! Vous devenez insatiables, jeunes gens.

Simus : Nous avons pensé qu'il fallait t'interroger sur des sujets dignes de toi.

Ibn Almerín : Et par là tenter de me mettre en échec.

Nela : Peux-tu être mis en échec, Maître ?

Timrin : Tu es irrespectueuse, Nela !

Ibn Almerín : Toute personne sensée qui aspire à la sagesse peut se trouver face au revers, en un instant. (un silence) Commençons par la haine. (un silence)

La haine n'a rien avoir avec l'inimitié, ni même la détestation. Elle est l'horreur par essence, l'absence de l'humaine raison. Quand elle te possède, tu danse avec les morts, tu respires l'odeur de la mort âcre et insupportable. Le sang qui coule dans tes veines n'est plus le flux de vie, il est le poison qui te ronge jour après jour puisque la moindre de tes pensées se trouve en obsession.

Alikia : Laquelle ?

Ibn Almerín : La destruction de l'autre ; tous les autres. Ceux que tu as relégué au rang de bêtes immondes, que tu qualifie de noms de bêtes. Ton rêve insensé fais de toi un instrument fatal qui ne s'arrêtera que par ta propre fin dernière, ta mort violente.

Nela : Tu nous décris la passion.

Ibn Almerín : Oui, la passion de mort. Cette chose, je vous souhaite de ne jamais l'accueillir, ne jamais lui permettre de vous posséder.

Temo : A-t-elle un visage ?

Ibn Almerín : Elle en a cent, elle en a mille ! J'ai vu autrefois une foule haineuse sortir d'une arène en furie tout en criant victoire, se presser aux portes d'un palais, en escalader les marches et les balcons, tout briser sur son passage comme une vague terrible renverse les digues dérisoires devant elle. Elle ne fut dispersée que par la violence plus forte encore. Il y eut ce jour là un massacre effroyable... Des milliers périrent sous les coups des archers. Non, vous ne savez pas ce qu'elle est, d'où elle vient, comment elle peut naître, enfler jusqu'aux nuées puis retomber ne laissant que des ruines et des cadavres.

Simus : Tu nous parles d'émeute ; cela n'arrive pas souvent.

Ibn Almerín : En effet. Or la haine est comme le feu qui couve sous la cendre, l'aspic qui attend le moment pour frapper. Tout le venin distillé par la misère, la jalousie, la frustration et la peur se concentre en ce moment où tu t'y attends le moins. Ceux qui te haïssent n'ont de cesse que de te surprendre dans ton repos ; ils ont ourdi dans leurs plans funestes des actes de malheur, d'humiliation et de terreur. Ils iront jusqu'à trancher les membres des corps, brûler, déterrer les défunts pour les jeter dans les terrains vagues ou les décharges. Ils feront tout ceci sans distinction d'âge, de sexe et de condition.

Timrin : Comment cette abomination peut-elle se produire ?

Ibn Almerín : Parce qu'il y a eu séparation entre ceux qui possèdent face à ceux qui sont misérables ; entre arrogants et humbles. La richesse s'est concentrée, oppressante, tout en

s'affichant avec ostentation. Des dirigeants aveugles, corrompus, inconscients ont fait le reste et soudain de cyniques meneurs se sont dressés enflammant par leurs discours et leurs clameurs cette masse jusqu'ici résignée.

Nela : Mais d'ordinaire la haine ne se tient point en une seule personne ?

Ibn Almerín : Tu sais bien que oui, jeune fille. Elle est comme le criquet que tu vois solitaire ici ou là, volant de loin en loin. Puis il s'en assemble deux, trois, dix, cent et ils sont des milliers qui nous cachent le ciel avant de dévorer nos blés.

Temo : S'il n'en est qu'un seul, où est le danger ?

Ibn Almerín : Celui ou celle qui hait le fait parce que tu existes ; sans chercher nullement à t'accepter. Il désire ta place, tes biens, ta réussite pour tout anéantir en te faisant souffrir. Que tu aies mal lui plaît, c'est ce qu'il recherche comme remède à sa fureur ; il se cache bien sûr mais bientôt sa parole le trahit. Il encadre sa haine par de la religion, de la race, dit-il, de grossières idées assemblées à la hâte et qui ne trompent que ceux qui veulent les écouter. Celui-ci est stupide.

Simus : La haine peut donc se faire intelligente ?

Ibn Almerín : Ce sont les assassins, les maudits qui par leurs assemblages, leurs connivences vont persuader le peuple qu'il faut te crucifier. Donne-leur le pouvoir, même un tout petit brin d'autorité, alors tu les verras resplendir au soleil.

Alikia : Voyons, Maître, tu nous effraies ! Selon toi nous serions environnés par ces personnes ?

Ibn Almerín : Bien entendu. Et ces personnes elles-mêmes ne savent pas que la haine déjà s'est insinuée en elles comme le fait la peste qui vient par le bateau depuis les lointains rivages. Tout ce qui nous est insufflé pour nous éduquer, nous rassurer ne tient pas un instant devant la haine déclarée. (Un silence)

Alikia : Tu parles comme celui qui a connu la haine.

Ibn Almerín : Oui, je l'ai connue et subie.

Simus : Et tu en as guéri ?

Ibn Almerín : Je ne sais pas. Elle doit encore être tapie quelque part en moi.

Timrin : Comment as-tu fait ?

Ibn Almerín : Musique et Poésie ; Vérité et Beauté.

Temo : Raconte-nous si cela n'est point trop douloureux, Maître.

Ibn Almerín : Pourquoi le ferais-je ? En quoi cela vous serait-il profitable ?

Nela : Parce que parler du malheur soulage le poids du coeur.

Ibn Almerín : Ceci ne suffit pas. Les racines sont trop profondes.

Alikia : Parce que ton expérience nous donnera la force d'y résister.

Ibn Almerín : L'expérience ne se transmet pas. Surtout celle-là.

Temo : Alors fais-le par courage de vie, par bienveillance.

Ibn Almerín : Voici enfin une bonne raison. Écoutez. (Un silence ; on entend quelques accord de Oud)

Ma jeunesse je l'ai vécue dans le pays face aux montagnes vers l'Inde où les rivières parcourent des plaines limoneuses, en une ville riche, paisible et industrielle. Mon père était fabricant d'instruments de musique, en particulier le oud divin. Il était réputé, jouissait d'une belle aisance grâce au travail de ses mains ; je jouais avec des copeaux dans son atelier qui embaumait les bois rares qu'il utilisait : l'ébène, le palissandre, le bois de rose, le cèdre rouge et l'épicéa, l'acajou, le tilleul...

Un jour une armée de fanatiques a pris la ville sans coup férir et parmi toute les misères qui s'ensuivirent ils interdirent la musique comme étant impie, oeuvre de Satan. Ils vinrent chez mon père, le battirent puis dans la cour entassèrent les instruments et y mirent le feu. Mon père regarda ce spectacle affligeant sans broncher, sans prononcer une seule parole. Or comme cela ne suffisait pas, il lui infligèrent un procès pour impiété en ajoutant à ceci les faux témoignages de gens qui l'accusèrent d'avoir volé certain bois précieux. On lui trancha la main droite comme le veut la punition pour les voleurs ; il ne pouvait plus travailler.

Nela : Et toi, Maître, ils ne t'ont rien fait ?

Ibn Almerín : J'étais jeune ; ils se sont contentés de m'obliger

à assister aux cours dans une de leurs écoles où on apprenait par coeur leur doctrine.

Simus : Et ton père ?

Ibn Almerín : Pendant près d'un an il est demeuré sans dire un mot puis un jour il me fit appeler dans la pièce où il vivait désormais reclus. Il me fit asseoir près de lui, m'embrassa et me dit d'une voix très lente qu'il était temps pour moi de partir, de m'échapper le plus loin possible. Il pleura en me demandant de lui pardonner de ne pas avoir eu le temps de m'enseigner l'art de fabriquer des instruments car cela m'aurait aidé à vivre. Je lui rétorquai que jamais je ne l'abandonnerai, que je m'occuperai de lui puisque ma mère n'était plus parmi nous. Alors il sourit et me dit qu'il n'avait plus longtemps à vivre ; il tira de dessous le sofa un étui où reposait le seul oud qu'il avait pu sauver, un splendide instrument digne d'un prince. Il me le confia, ajouta une bourse avec un peu d'argent puis après m'avoir embrassé, il me fit ses adieux. (Un silence).

Timrin : C'est terrible, Maître. Terrible. Et...Puis ?

Ibn Almerín : Il est mort dans la nuit, le visage tourné vers la paroi de sa chambre. (Un silence)

Nela : As-tu cherché à le venger ?

Ibn Almerín : J'ai d'abord entrepris de me sauver car la chose n'était aisée avec un tel compagnon de voyage.

Temo : Tu as pris le oud ?

Ibn Almerín : Tu l'aurais laissé, jeune homme ?

Temo : Je l'aurais caché pour revenir ensuite.

Ibn Almerín : Il n'y avait aucun endroit pour cacher ce trésor. J'ai donc rusé, mis le oud dans une toîle épaisse en compagnie d'une charogne de tête de mouton, le tout dans ma besace. Quand on me demandait d'ouvrir celle-ci, je montrais la tête qui empestait horriblement et on me laissait tranquille.

Nela : La bonne ruse !

Ibn Almerín : En effet, avec le pouvoir la ruse compte plus que tout.

Timrin : Que t'est-il advenu ensuite ?

Ibn Almerín : (sur un ton léger) Parvenu en sécurité, en Afrique, j'ai enterré la tête de mouton en lui faisant des funérailles dignes de lui. (Ils rient doucement) Après, j'ai étudié puis conseillé des rois, toujours luttant contre les fanatiques. Hélas, ils sont comme la mauvaise herbe : ils envahissent... Le oud, je l'ai encore.

Alikia : (se levant et lui embrassant les mains) Tu es le plus sage, Maître. Sois béni pour nous avoir fait partager cette bien triste histoire. Nous allons te laisser te reposer, tu dois être épuisé par l'amertume.

Ibn Almerín : (se levant) Non car je ne vous ai pas parlé de l'amour. (Alikia se rassied)



Simus : Nous t'écoutons avec joie et vénération.

Ibn Almerín : L'amour et la haine sont les deux oeufs du même serpent : ils s'entendent à merveille pour te détruire. Mais l'amour est comme la mer, il porte la consolation par le bruit de son souffle. Il est aussi le livre aux pages blanches où tu inscries ton nom et celui de la personne aimée. Il est l'étoile qui te manque dans un ciel surpeuplé, l'eau enfuie de tes lèvres, le rêve qui n'est que rêve et que pourtant tu veux voir s'incarner dans l'autre qui vient à toi et prend tout. Certains prétendent qu'il n'est qu'une autre pour la folie, d'autres disent qu'il n'a point d'autre but que de nous porter à la reproduction. Peut-être...

Il est un fait qu'il nous façonne, nous pétrit comme le boulanger manie sa pâte dans son pétrin. Tout ou presque s'oublie sous son élan ; malheur à toi si tu n'es payé de retour. Te voici alors le plus vulnérable des hommes, la plus désespérée des femmes, puisque sans remède on t'ignore, sans répit on se joue de toi. Le moindre geste est support d'espoir insensé, de déraison fatale.

Les griffes de l'amour peuvent être acérées ; la chute qui t'attend, longue et cruelle, fait que l'oiseau de proie te prend, te relâche, t'infligeant chaque fois la plus terrible des blessures : la désillusion, prélude à toute mort sans nom.

Il est aussi le miel sucré des chants de paix au retour des moissons au son des sistres, la calme certitude d'un regard assagi, l'idée que l'autre peut comprendre. Car qui veut écouter commence le chemin d'amour tout comme vous le faites, jeunes gens.

Timrin : Ce que tu dis est beau. L'Amour demeure donc ce qu'il y a de plus pur, ce qui ordonne le monde ?

Ibn Almerín : Amour et Beauté sont de même nature, Amour et Printemps possèdent la force de vie. Ainsi tu ne peux mourir, tu rejoins l'immense jardin où le bonheur s'étend, loin des sordides cours où il se fait commerce, les arches refuge des putains qui lorgent sur ta bourse remplie d'argent pour quelques moments vils.

Alikia : Existe-t-il comme tu le décris ?

Ibn Almerín : Il est puisque je le vénère ainsi ; il vient tel la lumière repousse les ténèbres, redonne au vent son mouvement, pénètre la mer profonde jusqu'aux créatures en son sein étonnées de découvrir leur forme. Puis il s'arrête devant ton seuil et il attend.

Temo : L'amour attend, je ne le pense guère.

Ibn Almerín : Et pourtant il le fait. C'est quand tu n'y crois plus, à peine remis de ta pire défaite qu'il fait volte-face ; il revient te chercher toi qui n'y pensais plus et parce que de son geste vif d'oiseau la Beauté t'a frôlé, tu chavires à nouveau. En un instant tous tes remparts assemblés de chagrin s'effondrent à la clameur d'une voix douce ; tu n'es plus qu'un désir de revoir l'être aimé. Tu regettes alors amèrement toutes les années d'absence. (un silence).

Nela : On peut subir l'amour ?

Ibn Almerín : O combien ! Par plaisir ou douleur, incapable que l'on est de s'arracher à son désir inassouvi. C'est là quand on tombe sans fin, lorsque l'on est victime de la cruauté de l'autre.

Simus : Tu as vécu ceci, Maître ?

Ibn Almerín : Oui comme toute personne qui recherche l'amour au milieu des ténèbres. Celle qui en l'idéal veut espérer malgré ceux qui, se prétendant amis, répètent que le monde est obscur.

Timrin : Et tu as éprouvé joie et chagrin pareillement ?

Ibn Almerín : Oui car il faut connaître les deux versants de la montagne. Or d'habitude l'amour ne réfléchit pas sur lui-même sinon il cesserait d'exister. Ainsi demain viendra et il t'emportera.

Temo : N'est-il pas meilleur, plutôt que l'amour, de préférer la science ?

Ibn Almerín : J'en ai usé assez longtemps.

Alikia : En quoi cette étoile te fait-elle défaut ?

Ibn Almerín : La science n'achève rien ; elle pose des questions et en résoud parfois. L'amour, lui, possède les réponses. Du moins si tu as enfin trouvé l'autre moitié de toi-même.

Nela : Ce qui veut signifier ?

Ibn Almerín : L'être d'amour fut séparé dès l'origine en deux moitiés qui se cherchent. Certains passent leur vie sans trouver ce qui manque...

Nela : Je n'y crois point.

Ibn Almerín : Alors la haine est semée pour longtemps. (Noir)

La récitante : Les élèves, ce soir là, repartirent troublés par les propos du Maître. Tous jeunes qu'ils étaient, ils n'avaient réfléchi aussi profondément sur la teneur des sentiments humains. Bien sûr avec la certitude de leurs jeunes années, ils pensaient pouvoir les contrôler dans leurs menées futures. Ils percevaient cependant à des degrés divers l'étendue des épreuves à venir et ceci les chagrinait ou les révoltait, persuadés qu'ils étaient d'être maîtres et maîtresses de leur destin. Seule, Alikia, pour se trouver en sa triste situation de dépendance, voyait sans fard l'illusion de leurs vies. Elle distinguait déjà de mieux en mieux le paysage qui s'annonçait la concernant car on parlait déjà en sa maison de la marier avec quelqu'un bien plus âgé inconnu d'elle. Elle s'en ouvrit un peu auprès de ses amis qui lui firent des réponses évasives à commencer par Temo, le fils du général, qui se disait son amoureux et ne parlait que de gloire. De fait n'étant un beau parti, elle sut de la sorte quel serait son sort tout tracé.

Ceux qui les surveillaient furent réunis pour prendre une décision quant à la situation jugée suffisamment grave, voire perverse. Le secrétaire de police, le chef de cabinet du gouverneur, au vu des rapports des agents de surveillance, préconisèrent l'arrestation du poète dès le surlendemain, ce qui fut acté. Certains se prononcèrent pour une expulsion à la suite d'un interrogatoire ; d'autres plus expéditifs réclamèrent les châtiments corporels les plus sévères et la prison. Tous tombèrent d'accord du caractère insidieux et séditieux de ces réunions de jeunes gens dont on épia et écouta les conversations passionnées avec la plus grande intransigence. Ibn Almerín sentit que la menace se précisait, que le temps des dangers mortels, des jours noirs, était revenu et il prit ses dispositions pour échapper à ceux-ci. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'était point triste car comme il le disait souvent : contre le Poète on ne peut rien.

## Cinquième Leçon : Le rêve.

L'espace du petit jardin avec l'olivier, le banc de pierre et la fontaine ornée du jet d'eau. Ibn Almerín marche de long en large en regardant l'eau couler. Entre Kendora.

Ibn Almerín : Je suppose qu'ils sont là.

Kendora : Ils sont ponctuels.

Ibn Almerín : Je les reçois cette fois encore.

Kendora : Tu ne veux plus enseigner, Maître ?

Ibn Almerín : Je dois partir.

Kendora : Comment as-tu décidé pareille chose ?!

Ibn Almerín : Les jours noirs sont revenus.

Kendora : Ce qui veut dire ?

Ibn Almerín : J'ai commis l'erreur fatale de vouloir à nouveau me mêler des affaires du monde.

Kendora : En accueillant ces jeunes gens.

Ibn Almerín : Tout juste. Que veux-tu, je suis ainsi fait ; il me faut toujours parler alors que je devrais me taire.

Kendora : Ils comptent sur toi, Maître.

Ibn Almerín : Je ne leur serai d'aucune utilité dans les prisons du prince.

Kendora : On en voudrait à ta vie ?

Ibn Almerín : J'en suis persuadé.

Kendora : Pourquoi donc ?

Ibn Almerín : La jalousie, la suspicion, la peur maladive du complot, voilà les raisons nécessaires et suffisantes. À ceci ajoute l'ennui qui accable ceux qui gouvernent sans partage et leur peu d'intelligence du pouvoir.

Kendora : Quelles sont tes instructions ?

Ibn Almerín : Tu ne dois pas être mêlée à ces manigances ; on ne manquera pas de t'interroger sur ce qui s'est passé ici. Bien entendu tu n'auras rien vu, rien entendu ou si peu ; tu es celle qui loue cette maison et j'ai voulu m'éloigner, voilà tout, pour une destination que tu ignores. Je t'ai réglé tout ce que je te devais avec même un petit quelque chose

en plus... (un silence) Une fois que je serai loin, il te faudra clore cette demeure puis partir de la ville quelque temps.

Kendora : Cela ne peut se finir ainsi, Maître.

Ibn Almerín : Or pourtant il le faut pour notre bien à tous. J'ai toujours agi de la sorte lorsque je sentais venir l'orage.

Kendora : Fuir toujours ?

Ibn Almerín : Vois-tu une autre issue ?

Kendora : Il ne t'es pas venu à l'idée de résister ?

Ibn Almerín : J'ai beaucoup résisté autrefois.

Kendora : Tu ne veux plus te battre ? Tu ne crois plus en la force des paroles ?

Ibn Almerín : Les combats perdus d'avance ne m'intéressent pas. (Un silence) Adieu Kendora.

Kendora : (s'approchant tout près de lui) Puis-je te suivre, Maître ?

Ibn Almerín : Non.

Kendora : Tu me rejettes.

Ibn Almerín : (lui prenant les mains) Là où je vais tu serais en danger.

Kendora : De quoi parles-tu ?

Ibn Almerín : De traverser la mer et son hasard.

Kendora : Je puis le faire, si tu le souhaites.

Ibn Almerín : Je ne le souhaite pas.

Kendora : Nous ne nous reverrons plus ?

Ibn Almerín : Peut-être ; dans une autre vie.

Kendora : (baissant la tête) Je... J'attendrai ton retour.

Ibn Almerín : Il ne faut point. Tu oublieras. (Un silence) Il demeure dans notre nature d'oublier car se souvenir de tout nous rendrait fous.

Kendora : Tu dois avoir raison.

Ibn Almerín : Ainsi nous oublions nos souvenirs d'enfance car ils sont souvent cruels. Les miens, du moins, le furent.



Kendora : Tu vas nous laisser tels de pauvres orphelins languissants.

Ibn Almerín : Il ne faut pas désespérer ; ce n'est pas parce que tout s'assombrit que tu es privé de la Beauté. Quand bien même ce sont les ténèbres qui s'avancent, il existe en nous cette flamme de l'Idée pure. La consolation...

Kendora : Je ne sais de quoi tu parles.

Ibn Almerín : Lorsque les temps s'avancent de la tyrannie, à nouveau de l'oppression au visage enjôleur, lorsque l'on oppose au lieu d'unir sous couvert d'ordre et de bonne origine, alors il faut choisir sa voie.

Kendora : En partant ?

Ibn Almerín : Le choix s'impose de lui-même car nous sommes faits du passé et du rêve. Résister ne veut pas dire que l'on use de violence ; cela veut dire que l'on attend en le silence que cesse la folie.

Kendora : Tu veux dire que l'on accepte la tyrannie ?

Ibn Almerín : Non, on la prend comme elle est : une épreuve pour devenir meilleur. La tyrannie tombe toujours.

Kendora : Je comprends, Maître.

Ibn Almerín : Vraiment ?

Kendora : Il faut plier pour ne point rompre.

Ibn Almerín : Bien sûr. (Il lui lâche les mains) Mais parfois ces choses terribles durent ; ils s'en prennent à toi, à ceux qui te sont chers. On détruit sans remède...

Kendora : Que fait-on alors ?

Ibn Almerín : On s'arme de prudence, de justice, de courage, de tempérance, et surtout de patience.

Kendora : La tyrannie ne connaît-elle aussi la patience ?

Ibn Almerín : Certes elle sait la pratiquer dans le mensonge pour mieux te perdre ; à toi de déjouer ses pièges.

Kendora : Comment cela ?

Ibn Almerín : Par la Poésie. Car tout est Poésie... Fais-les venir à présent. (Kendora se retire) C'est elle qui demeure lorsqu'on a tout perdu ; au moment où la mort qui attend l'heure juste s'annonce dans ton jardin et te sourit. (Les élèves entrent et prennent place)

Tous : Nous te saluons, Maître.

Ibn Almerín : Je vous salue aussi. De quoi parlerons-nous cette fois ?

Temo : Nous avons décidé de te laisser le choix.

Ibn Almerín : Vous prenez un grand risque.

Simus : En quoi serions-nous en péril, Maître ?

Ibn Almerín : Savez-vous seulement ce qu'est le désert de l'Esprit ?

Alikia : Maître, pouvons-nous parler du désert de l'Esprit ?

Ibn Almerín : Cela revient à évoquer la mort de toute chose.

Nela : Alors parle-nous de la mort de toute chose.

Ibn Almerín : Je ne suis pas sûr que vous êtes capables de l'entendre.

Timrin : Aie confiance en nous.

Ibn Almerín : Autrefois j'ai fait ainsi confiance et je l'ai payé cher.

Simus : Raconte-nous cette fois là. (Un silence)

Ibn Almerín : Si je vous dis le jour se lève, à quoi penserez-vous ?

Temo : À l'espoir de victoire.

Timrin : Aux possibilités de rencontres.

Alikia : Aux joies simples.

Nela : À l'éclat nouveau de nouveaux bijoux.

Simus : À l'arrivée des navires au port, chargés d'épices, de précieuses étoffes.

Ibn Almerín : Abandonnez tout ceci pour la poussière, l'accablement, l'impuissance, l'injustice triomphante, la cruauté. Voici la mort de l'Esprit sous la lumière revenue. Je fus, il y a de cela longtemps, conseiller d'un souverain de Bactres ; un homme juste et droit. Il me confia l'éducation de son fils qui devait lui succéder ; or je fis de mon mieux pour lui enseigner les préceptes du bon gouvernement. Au début, il parut intéressé par mes leçons ; il écoutait et posait des questions judicieuses. Puis au fur et à mesure qu'il grandissait il s'attacha à des plaisirs futiles : la chasse, les banquets, les tenues fastueuses, les femmes, les beaux

garçons, les parfums capiteux, le vin... Voyant ceci, je demandai au souverain de me décharger de ma tâche mais il refusa arguant du fait que j'étais le seul à pouvoir encore faire entendre raison à son héritier. Il mourut peu après.

Nela : Ton élève devint roi.

Ibn Almerín : Oui et dès ce moment il exila tous les conseillers de son père puis il confia les affaires à l'un de ses mignons, un compagnon de débauche. On me mit en prison où je restai huit ans.

Temo : Quelle indignité !

Ibn Almerín : Je fus ainsi payé pour ma peine.

Simus : Quelle morale en faut-il tirer, Maître ?

Ibn Almerín : Même ici dans cette ville où nous voici, célèbre pour ses jardins et ses fontaines, il se trouve des prisons sordides où se morfondent des êtres accablés de vermine. Quand tu emprisonnes à tort ou à raison il est déjà trop tard : rien ne pourra sinon par un miracle réparer le tort commis à cette société des êtres.

C'est dans l'enseignement que tout espoir réside : prouver au jeune enfant que le bien se doit faire avec pour seul profit l'équilibre des sens, d'harmonie de la vie. Bien sûr il

ne t'écouterait que peu, il préférerait le jeu si familier qui le distrait, lui apprend la cruauté, or donc tu devras cultiver la patience et la pertinence. Sans être sûr de quoi que ce soit car sur rien repose toute réussite prétendue. J'ai donc échoué et je n'ai eu la vie sauve que parce qu'un familier du prince qui avait été aussi mon élève, l'a renversé pour prendre le pouvoir. Je fus libéré puis, dénué de tout, je quittai ce royaume.

Simus : Tu n'as point eu de chance, Maître.

Ibn Almerín : La chance n'a rien à voir ; d'ailleurs elle n'est autre que l'enchaînement des actes.

Alikia : Que veux-tu dire par ceci ?

Ibn Almerín : Nous sommes tous emportés par le flux de l'existence ; certains s'y noient soudain, d'autres survivent et vont plus loin. Ils remplissent leur office tout comme des engrenages d'une roue à eau et ces petites roues dentées mues par le courant du fleuve font à leur tour mouvoir la grande roue de la noria. L'eau s'élève puis court vers les champs qu'elle irrigue de son courant bienfaiteur. Il en est de même pour nos destinées engagées par les plus petites choses, les actes insignifiants.

Timrin : L'image est belle mais peu heureuse.

Ibn Almerín : Crois-tu, fils du juge, que nous sommes en vie pour le seul bonheur ? Peux-tu être heureux si les autres autour de toi ne le sont ?

Nela : Ma vie m'importe plus que tout.

Ibn Almerín : Elle est unique, en effet.

Temo : Nous devons accomplir aussi des actes forts, Maître.

Ibn Almerín : Du genre faits de guerre, fils de général ?

Temo : Des victoires sur l'ennemi.

Ibn Almerín : Sais-tu seulement qui est ton ennemi ?

Temo : Mon ennemi est celui qui en veut à mon pays, à notre ville, à nos coutumes, à nos croyances !

Ibn Almerín : C'est exactement ce que l'ennemi pense de toi. Mais il y a un autre ennemi.

Simus : Lequel, Maître ?

Ibn Almerín : Celui que tu portes en toi, au plus profond. L'orgueil qui te fait croire que sur toute chose et sur tout être tu as prééminence. (Un silence)

Timrin : Mais alors, Maître, quelle demeure notre voie selon toi ?

Ibn Almerín : Je te répondrai par l'image du figuier.

Alikia : C'est un arbre très commun.

Ibn Almerín : Il a cela de particulier qu'il doit être fécondé pour produire des figes savoureuses ; si tel n'est pas le cas il demeure un arbre dont tu peux apprécier l'ombre protectrice mais à qui manque ce que tu attends de lui : le fruit qui va charmer ton goût. Il en est de même pour les êtres humains.

Nela : Il nous faut donc, selon toi, être fécondé pour nous accomplir ? Par quoi ?

Ibn Almerín : Tout juste or si tu n'es pas assagi dans tes passions, mesuré dans tes pensées, sage de tes souvenirs douloureux, alors tu es stérile.

Simus : En quoi servir de la sorte peut-il devenir le but de notre existence alors que par l'entreprise il se peut réussir ?

Ibn Almerín : Et bien, fils de marchand, tu en feras l'expérience, sans doute. Quand tu auras de la sorte accumulé que feras-tu sinon te soucier sans répit d'amasser des richesses ?



Tu seras l'esclave de toi-même ainsi que confronté à l'envie d'autrui, voire à la haine que tous les pauvres ont pour les riches.

Temo : On peut aussi obtenir le meilleur par la gloire.

Ibn Almerín : La gloire ! (Il rit doucement puis avec froideur) Ce n'est rien ; de la poussière et des cris sans fin. Tu n'amasses de gloire souvent qu'en ôtant la vie, ce que nous savons faire depuis si longtemps, en vérité. La gloire demeure aussi enivrante qu'un nectar précieux, acquis à prix exorbitant mais rien n'est plus incertain, plus prompt à échapper.

Alikia : Maître, si toutes ces choses en lesquelles nous croyons sont désert de l'Esprit, mort de toute chose, que reste-t-il sinon le désespoir ?

Ibn Almerín : Alors si vous êtes dans cet état que Dieu ait pitié de vous, qu'il vous accompagne en votre détresse. Il demeure pourtant ce qui tient l'Univers... (il incline la tête)

Tous : Dis-nous, Maître ! Dis !

Ibn Almerín : Un silence autrefois valait autant qu'une belle parole.

Nela : Nous sommes impatients, Maître !

Ibn Almerín : Voici ce que je vous reproche : l'impatience. Vous exigez des solutions toutes faites, des plaisirs immédiats, des discours brillants, des apparences trompeuses qui vous confortent dans ce fol désir de l'immortalité... Or même de votre tombeau vous ne serez pas sûrs.

Simus : Nous sommes jeunes, Maître.

Ibn Almerín : Cela vous passera.

Temo : Tu es dur.

Ibn Almerín : Je dis toujours la Vérité.

Timrin : Tu parlais pourtant de ce qui tient l'Univers.

Nela : Nous t'écoutons.

Ibn Almerín : Rêve et Poésie.

Nela : Et puis ?

Ibn Almerín : Jeune fille indocile, je ne répèterai pas.

Alikia : Pardon, Maître, mais pourrais-tu nous éclairer ?

Ibn Almerín : Nous sommes faits de rêve et par lui ; nous marchons en cette illusion fabuleuse en croyant qu'autour de nous ce ne sont qu'impérieuses nécessités.

Temo : Ne heurtons-nous pas nos semblables dans la rue ; nos corps n'ont-ils leur épaisseur ?

Ibn Almerín : C'est ce que nous constatons en étant éveillé ; or dans le sommeil si indispensable où sommes-nous sinon dans le rêve, peut-être celui d'un autre ? N'avez-vous jamais éprouvé la sensation, lors du réveil, d'avoir vécu ce qui un instant auparavant n'était que mirage de soi ? Nous ne bougeons plus, nous gisons vulnérables, incapables de maîtriser nos actes corporels tel des nourissons. Ceci le tiers de notre existence... Nous voyons l'Univers comme un rêve qu'il est ; la nuit où il se révèle par le ciel obscur parsemé d'étoiles merveilleuses, il vient à nous et nous voyons dans le passé. Nous savons si peu sur lui qui nous abrite ; nous pensons qu'un Dieu l'a créé. Quel demeure son sens profond, nous l'ignorons ou plutôt dans notre orgueil, toujours lui, nous décidons qu'il fut fait pour nous... Nous sommes fous !

Simus : Oui tu as raison, Maître. Nous ne contrôlons pas grand chose ; tu as parlé de la Poésie. Qu'est-ce que la Poésie à quoi sert-elle ?

Ibn Almerín : Elle est la pure expression du Rêve ; elle régente l'Univers. Venue de nulle part, elle s'impose impérieuse forgeant les mots, tous les mots assemblés pour décrire, consoler, combattre. Elle vit dans toutes les langues, elle se fait musique et danse même si nul ne la comprend. Elle est la seule richesse qui mérite d'être recueillie ; elle est pauvre et misérable pourtant. Elle va nue car on la méprise, ne servant à rien, nous dit-on. Car toutes choses doivent servir n'est-ce-pas ? (Avec force, se levant) Et bien non ! Toi qui veut asservir l'autre, le plier à un ordre tien, tu n'enchaînera jamais la Poésie car elle est insaisissable comme l'eau parleuse, brûlante comme le feu rageur, invisible tel le vent hurlant qui emporte la terre. Ainsi les tyrans la craignent, les puissants la fuient mais toi qui en a fait ton guide, elle t'offre la Vérité et la Liberté. (Un silence) Non, la Poésie ne sert à rien...

Nela : Et tu es sensé nous donner une leçon de vie ?

Ibn Almerín : Vous êtes venus ici de votre plein gré pour m'écouter. Toi-même jeune fille...

Nela : Ce sont les paroles d'un vieux fou et d'un aigri que nous avons entendues !

Ibn Almerín : La porte de mon jardin s'ouvre dans les deux sens. (Ils se lèvent lentement, s'inclinent devant lui et ils

partent. Ibn Almerín, reste seul un moment en silence)  
Vieux fou certainement ; aigri pas encore... J'ai pu cette  
nuit achever le poème qui me tenait en éveil.

## PROPHETIE.

Et voici que viendra le temps du monde unique  
de la mer terrassée plus rien ne restera  
qu'une écume de pierre aux échos infinis  
ainsi remémorant aux premiers temps du rêve.

Nul ne se souviendra des siècles flamboyants  
où des hommes ont assemblé des rocs étranges  
sculpté des images qu'ils croyaient si divines  
qu'elles leur promettaient l'absolu du désir.

Le vent qui ne sait rien et n'a nul regard  
aura appris puis oublié leurs belles langues  
lui qui façonne tout de son souffle puissant  
n'ayant pas d'autre ami que le sable dansant.

Sable des heures, poussière d'infini venue  
l'écho des choses disparues sera la vaste énigme  
comment ces êtres dignes des hautes taches  
ont-ils fini par l'orbe anéantir ?

Toi qui écoutes ces mots venus du songe  
lentement assemblés sur les ailes de l'air

qui que tu sois sache bien cette réponse  
parce qu'ils étaient d'orgueil cruels.

La lumière peu à peu s'éteint alors qu'Ibn Almerín est retourné  
s'asseoir et regarde le ciel s'obscurcir. On entend le morceau de  
musique avec le oud.

La récitante : Ainsi le Maître quitta la ville au soir, juste avant le lendemain où on devait l'arrêter ; il partit seul avec pour bagage un sac sur l'épaule contenant le oud. Il embarqua sur un bateau pour traverser la mer ; nul par la suite n'obtint de ses nouvelles... Les jeunes gens regrettèrent amèrement leur conduite ; ils ne comprirent qu'après coup la raison de la disparition du Maître puis ils s'y résignèrent et vécurent leurs vies...

Le fils du juge devint juge tout comme son père avant lui ; comme il était intègre, il s'opposa au prince dans les affaires avec des juifs que l'on persécutait. Il dut s'exiler.

Le fils du général eut une brillante carrière militaire ; il remporta plusieurs grandes victoires contre les ennemis de la ville, s'attirant ainsi l'adulation du peuple mais la crainte du prince qui vit en lui un potentiel usurpateur. Aussi le fit-il assassiner en secret lors d'une entrevue au palais dans la salle du trône ; quand le gouverneur l'apprit, il soupira puis dit que de la main gauche on avait coupé la main droite.

le fils des marchands devint encore plus riche que ses parents ; au commerce des étoffes il ajouta la banque qui fit de lui la plus grande fortune de la ville. Il prêta beaucoup au prince qui avait constamment besoin d'argent, en particulier pour rétribuer ses mercenaires ; il s'y ruina car on le paya de vaines promesses et de titres ronflants. Lui aussi s'en alla du jour au lendemain refaire sa fortune, amer face à l'ingratitude qui demeure l'une des forces du pouvoir.

La fille du médecin épousa un membre de la haute aristocratie de la ville, proche du prince ; on dit même qu'elle fut un temps sa maîtresse. Elle ne cessa, durant sa courte vie, d'intriguer et d'ourdir des complots contre des rivaux réels ou imaginaires car elle avait une grande frustration de pouvoir. Elle régenta sa

maison comme l'aurait fait un tyran pour sa patrie ; elle mourut en couches au grand soulagement de tous.

L'orpheline enfin quitta sa famille, se réfugia dans les montagnes loin de la ville, devenant ermitesse et prophétesse. On la redoutait et on la consultait néanmoins sur bien des sujets ayant trait aux affaires, à la guerre, à l'avenir. C'est elle qui, devenue très vieille, fit savoir que la ville tomberait définitivement aux mains des ennemis pour ne pas avoir respecté celui que tous avaient oublié, celui qui pouvait la sauver : le Poète Ibn Almerín. (Un silence)  
Quant à moi, Kendora, j'attends toujours la fin de toute tyrannie. Le retour du Maître des silences... Je sais qu'il va venir sur les fastes du vent.

NOIR et FIN



Cette pièce de Théâtre a été achevée à Castres le 12 juin 2024 par Jean-Louis Augé.

S.I.C.  
Conclusus est.

Aetas LXIX.

